

« FURTHER READING »
une exposition personnelle de Paul Becker

commissariat de John Douglas Millar
mise en espace par Nadia Hebson

3 – 25 septembre, 2026

Une tendresse au cœur du temps

Ce que je perçois et apprécie dans le travail de Paul, au-delà de son intelligence technique et de son acuité visuelle pure, c'est son élégance. Son art est saturé de sentiment, de sentiments, mais il n'est jamais dogmatique, il ne force ni ne cherche à convaincre. Au contraire, il maintient tout en suspens, dans un état de tension et de possibilité, comme un serpent enroulé sur lui-même ou une volute de fumée de cigarette. Un élément se fond dans un autre, synesthésie, une piqûre au bout du doigt fait éclore une rose dans l'œil. Il vous laisse simplement *être* avec lui, vous invitant à entrer dans sa propre version du temps, et il vous contamine, comme une inoculation contre une histoire réduite à un défilement sans fin de catastrophes. Je pense à Benjamin à Marseille, se glissant dans la bulle délicate et nacrée de son propre esprit, « passant au tamis les particules de la conscience quotidienne pour tenter d'y trouver les étincelles révolutionnaires ».

Il existe une citation de Barthes que j'aime beaucoup et qui me revient souvent lorsque j'essaie de penser Paul, sa peinture, son dessin, son écriture, sa personne. Barthes donne alors son cours au Collège de France et tente de s'approcher au plus près d'un concept du *Neutre*, même si, bien sûr, tout l'enjeu consiste précisément à tourner autour de ce concept, à ne jamais le laisser se fixer, puis à lui permettre de s'avancer jusqu'au seuil de la métaphore sans jamais s'y précipiter. « Il y a une passion du Neutre, écrit-il, mais [...] cette passion n'est pas celle d'une volonté de possession. Il m'arrive de reconnaître en moi cette passion dans le calme avec lequel j'assiste au déploiement des "volontés de possession", des dogmatismes. Mais cela est discontinu, erratique, comme l'est toujours le désir : il ne s'agit pas d'une sagesse, mais d'un désir. »

Les œuvres de Paul Becker permettent quelque chose qui relèverait d'une opacité construite. Dans ses dessins, on peut observer les reprises, la pensée et la construction, présentes à la fois sous la forme d'une ligne achevée et d'une trace partiellement effacée. Le travail demeure donc visible, mais sans aucun fétichisme du processus. C'est une poétique de dandy, une désinvolture construite, une tenue d'un sérieux absolu.

...

J'avais écrit jusque-là ce texte consacré à Paul lorsque j'ai été infecté par le SARS CoV 2, autrement dit le Covid 19, pour la quatrième fois depuis 2021. Cette fois-ci a été rude, pire, dans mon souvenir, que les trois précédentes. J'étais allongé dans mon lit, écoutant ma femme s'occuper de notre fils de sept ans dans la pièce voisine, lui parler, les bruits de la cuisine, tout le travail quotidien que suppose le fait de prendre soin d'un enfant. J'étais allongé dans la chambre de mon fils, espérant ne pas leur avoir transmis le virus, imaginant ces étranges formes violettes, horribles, hérissées comme des mines, imprégnant mes draps, flottant dans l'air de la pièce, s'accrochant aux boîtes de Lego, aux sculptures en carton, aux dessins de Pokémon. Je me suis souvenu d'avoir lu le livre de Paul, *How I Made the Kick Inside*, la première fois que j'avais contracté le virus, de ce que cette lecture avait eu de libérateur, de la distance qu'elle ouvrait avec tout ce qui, autour de moi à cette époque, semblait procéder d'un rétrécissement.

Je suis presque certain d'avoir attrapé le virus dans le TGV entre Perpignan et Paris. À un moment du trajet, j'ai regardé par la fenêtre et aperçu une colline en feu, puis soudain le train a été englouti dans la fumée, la vitre n'était plus qu'un monochrome gris, l'odeur du bois brûlé absolument envahissante et évoquant en même temps ces coûteuses bougies parfumées vendues Rive Gauche, tandis que la femme derrière moi toussait violemment. Sa toux ressemblait étrangement à un rire extatique, à la fois incongru et déchirant. La scène finale du *Septième Sceau* de Bergman m'est venue à l'esprit, de manière peut-être décevante tant la référence semblait prévisible. La Mort conduisant le chevalier et les autres personnages sur la crête d'une colline. Puis Hans Castorp. Puis une expression, *À rebours*. Phtisique du XX^e siècle. Un homme, ou peut-être une femme, la tête entourée verticalement d'un bandage, fumant une cigarette. La palette de la maladie.

Allongé dans le lit de mon fils, je pensais à Paul et me suis souvenu de quelque chose qu'il m'avait dit un jour. Il disait que si une œuvre d'art était investie d'une attention suffisamment sérieuse et concentrée, alors elle avait une chance de s'éveiller. « Les œuvres d'art qui contiennent tant de pensée, une vie émotionnelle si profonde, peuvent prétendre à

une forme de conscience sensible... J'y crois VRAIMENT profondément. Une existence émotionnelle + une existence cognitive + du temps = une forme de conscience sensible. » Je crois que nous parlions alors de peinture siennoise, ou non, en réalité, en regardant maintenant mes messages, il s'agissait des tableaux de Chardin représentant des enfants en train de jouer ou dont s'occupent des domestiques, une série d'œuvres qu'il commence autour de 1737. L'étrange ambiguïté de l'attention portée par les sujets se retrouve dans le travail de Paul. Regardez cet enfant auquel on montre comment souffler une bulle de savon à l'aide d'un tube en laiton, les boucles de cheveux sur les tempes de celui qui pourrait être son maître ou son serviteur, la déchirure dans le tissu de son manteau suggérant plutôt la seconde hypothèse, tout cela trouve un écho. Ce qui résonne également ici est la manière dont Chardin se tourne vers la forme apparemment « mineure » de la peinture de genre à une époque où tous les autres produisent de grandes peintures d'histoire. Le travail de Paul est résolument intérieur.

Enfin, tandis que j'écoute ma femme verser de l'eau dans une casserole dans la cuisine et que je me demande avec inquiétude si mon sang transporte suffisamment d'oxygène, je pense à l'expression sur le visage de Maria, la domestique, alors qu'elle tente à plusieurs reprises d'allumer une allumette contre le mur d'une cuisine dans le film néoréaliste de Vittorio De Sica, *Umberto D.*, sorti en 1952. Paul m'avait envoyé un extrait de cette scène il y a plusieurs années et elle m'a toujours semblé détenir la clé de quelque chose. De Sica laisse ici place au « temps mort », tandis que Maria échoue à allumer l'allumette, puis essaie de nouveau, encore, puis encore. Le réalisateur permet au moment de se prolonger et de demeurer dans ce vacillement entre le geste authentique et l'artifice. Il en résulte une forme de tendresse au cœur du temps, la tendresse d'une attention véritable.

Benjamin, Barthes, Chardin, Huysmans, De Sica, aucun d'entre eux n'*explique* à proprement parler quoi que ce soit de la peinture de Paul. Je les rassemble ici simplement comme autant de pistes pour aller plus loin.

John Douglas Millar

Paul Becker (né en 1967) vit et travaille à Londres, où il développe depuis plus de trente ans une pratique artistique mêlant peinture, dessin, musique et écriture. Il est titulaire d'un Master of Fine Arts de la Slade School of Fine Art, à Londres.

Parmi ses principales expositions personnelles figurent : Museum of Contemporary Art d'Anvers ; Andrew Dubow, New York ; Marc Jancou Gallery, Saanen ; Mackintosh Lane, Londres ; Drop City, Newcastle ; Le Salon, Bruxelles ; Vane Gallery, Newcastle ; Transition Gallery, Londres ; et Chapter Gallery, Cardiff. En 2026, Becker a participé à une exposition à trois artistes chez Château Shatto, à Los Angeles, et en 2025 à une exposition collective chez Sans titre, à Paris.

Les œuvres et les écrits de Becker ont été présentés dans de nombreuses institutions et lieux d'exposition au Royaume Uni et en Europe, parmi lesquels : Swedenborg House, Londres ; Monash University Museum of Art, Melbourne ; Towner International Biennial, Towner Eastbourne, Eastbourne ; MAUVE, Vienne ; M HKA, Anvers ; Whitechapel Gallery, Londres ; Institute of Contemporary Arts, Londres ; Hollybush Gardens, Londres ; et Studio Voltaire, Londres.

John Douglas Millar est un écrivain écossais basé à Londres. Il travaille actuellement à une biographie du photographe américain Peter Hujar, à paraître chez Fitzcarraldo et Liveright en 2030.

Nadia Hebson (née en 1974) est une artiste basée à Londres. Elle dirige le département de peinture du programme de troisième cycle de la Slade School of Fine Art.